

LES GRANDES REMONTADAS
DE L'HISTOIRE

Ouvrage publié sous la direction de
CLÉMENTINE PORTIER-KALTENBACH

LES GRANDES REMONTADAS DE L'HISTOIRE

Tombés au fond du trou,
ils en sont sortis

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024
ISBN 978-2-283-03962-5

Introduction

Étrange entreprise que de prétendre appliquer aux grands de ce monde un terme que le dictionnaire réserve, depuis 2021, à la seule sphère de la compétition sportive. *Le Petit Larousse* définit en effet la « remontada » comme la « remontée de score inattendue permettant à l'équipe qui perd d'emporter la victoire dans un match de football, alors qu'il y avait un grand écart de points entre les deux équipes ; par extension, victoire inespérée d'une équipe ou d'un joueur lors d'une compétition, quelle qu'elle soit. »

Un rapide coup d'œil sur l'histoire du monde a eu raison de nos scrupules. La remontada, ce sursaut que l'on croit impossible, s'appliquait si bien au destin de certains personnages historiques que le mot nous a semblé mériter amplement de sortir des stades pour gagner d'autres espaces, d'autres champs, plus vastes et plus élevés, le champ de la vie elle-même, le champ de la destinée humaine.

Que toute vie comporte ses hauts et ses bas, ses traversées du désert, nous le savons bien ; mais

qu'il s'en soit parfois fallu de si peu pour que le destin de personnalités majeures de notre histoire ne s'accomplisse jamais, la chose est moins connue.

Or, certains personnages historiques parvenus au sommet de la fortune ou de la renommée furent frappés de façon particulièrement spectaculaire et fulgurante dans leur ascension, avant que les circonstances ne les hissent à nouveau sur les hauteurs. Combien de reines, de rois, d'empereurs et de chefs d'État firent une réapparition triomphale après une période de dérélition ? S'en souvient-on seulement ? Certaines remontadas ont frappé l'imagination des peuples, d'autres sont passées inaperçues ou sont tout simplement passées à la trappe, car lorsque la gloire et le temps ont statufié nos héros, on a tendance à oublier qu'ils furent bien souvent des survivants, pour ne pas dire des miraculés. C'est à ce moment précis de leur cheminement personnel, entre chute et rebond, que nous proposons au lecteur de retrouver quelques-uns de ces rescapés.

Suivant le fil des siècles, depuis Agrippine la Jeune jusqu'à la reine Camilla d'Angleterre, nous avons laissé en chemin les mille et un comtes de Monte-Cristo dont l'épopée humaine nous donne des exemples, pour nous concentrer sur les hommes et les femmes de pouvoir dont revers de fortune, chutes et remontadas furent les plus extraordinaires.

Dans la liste qui va suivre, seul l'un d'entre eux ne fut jamais investi d'un quelconque pouvoir politique : Louis Pasteur, dont l'importante contribution à l'histoire de l'humanité nous a cependant semblé justifier l'évocation.

Le prestige de ces grands hommes et de ces grandes femmes se trouve inmanquablement accru lorsque l'on découvre que tous sont sortis de quelque enfer après avoir chuté de toute leur hauteur, que chacun d'eux connut l'accident de parcours susceptible de mettre un terme définitif à leur ascension. Détrônés, vaincus, défaits dans quelque élection, impliqués dans quelque scandale, emprisonnés, chassés, ostracisés, discrédités, déshonorés, bref, apparemment anéantis, tous auraient pu sombrer aux oubliettes de l'histoire et tous en sont sortis.

Et voilà qui forcément interroge ! N'y a-t-il pas là une énigme à déchiffrer ? Un sens caché qui porterait à faire de l'intéressé une sorte de surhomme investi de dons surnaturels ou divins ?

La mythologie de toutes les anciennes civilisations, de Sumer à Rome, de Memphis à Xi'an, d'Athènes à Cuzco, est riche en divinités tombées en disgrâce, puis restaurées dans leur gloire. Seth, jaloux de son frère Osiris, le découpe en morceaux, avant que sa sœur ne le ressuscite, et ne le place encore plus haut dans la hiérarchie des dieux. La belle Perséphone, enlevée par le dieu des enfers,

revient triomphante, reine des deux mondes, celui des morts et celui des vivants. Dans l'Ancien Testament, Jonas, prophète attitré de Yahweh, passe trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, avant d'être réinvesti de la mission auprès des impies qui lui avait été assignée avant sa chute.

Commune à tous ces mythes, une figure aurait pu fournir un titre tout aussi pertinent que « les grandes remontadas de l'histoire » au présent ouvrage : celle du phénix, légendaire oiseau de feu évoqué dans toutes les cultures. Il a ceci de singulier qu'il n'est pas une divinité, mais une créature. Paré de tous les attributs de la royauté, l'or, la pourpre et l'azur, le phénix s'immole dans la cendre, les flammes et les aromates, avant de renaître pour un nouveau cycle de vie. Le phénix tient une place si singulière dans l'imaginaire des siècles que la Torah lui a trouvé une caractéristique unique : il est la seule créature à ne pas avoir goûté au fruit défendu. Mystérieusement présent dans nos esprits, à notre insu, c'est peut-être lui qui vient nous visiter, au fil des récits qui vont suivre.

Qu'est-ce qu'une vie sans heurts, sans aspérités ni hauts ni bas ? Est-ce bien vivre que de vivre sans histoire ? Si l'on veut se sentir exister pour de bon, il faut bien que le mystère s'invite.

Une femme, un homme tombe de son piédestal, voilà qui peut nous choquer – ou même nous

réjouir. Mais il n'y a là d'émotion qu'humaine, trop humaine. Que cette femme, cet homme vienne à réapparaître contre toute attente, et là, c'est bien davantage qu'une simple impression qui nous saisit. Il y a là quelque chose qui étonne au sens étymologique du terme : *qui frappe comme le tonnerre*. Quelque chose qui nous renvoie à une antique interrogation, tapie dans la profondeur des âges. Ainsi, tout n'est pas forcément fini ? Tout n'est pas irrémédiablement frappé d'entropie ? Il y a donc une chance de se relever ? De renaître ? Pourquoi pas de ressusciter...

Qu'ils jouissent ou nom du repos éternel en quelque paradis, les personnages évoqués dans les pages qui suivent ont inscrit leurs noms en lettres de feu dans l'histoire du monde. Suivez le parcours d'Agrippine qui, pourtant destinée à mourir en exil sur l'île de Pontia, s'acharna avec rage à faire de son fils Néron le nouvel empereur de Rome. Celui d'un Richard Cœur de Lion, ou d'un roi Louis XII, phénix en chair et en os dont on a oublié qu'ils connurent la déchéance et la prison avant de ceindre la couronne.

En chemin, nous croiserons bien sûr des héros connus de tous, dont l'empereur Napoléon, « celui qui saute les montagnes et les mers », comme l'écrivait Chateaubriand, et qui accumula tant d'ascensions et de chutes qu'il détient haut la main le

titre de champion toutes catégories des remontadas. Certains destins connurent des descentes aux abîmes, pour ne pas dire des « dégringolades » très brèves, comme Richelieu, sorte de Jonas des temps classiques, disgracié et rétabli dans ses charges quasiment dans la même journée. D'autres sombrèrent de nombreuses années dans la solitude et l'oubli, tel Louis XVIII, au lendemain de la Révolution, Clemenceau après le scandale de Panama (1892), Churchill après le désastre des Dardanelles (1915) ou le général de Gaulle, après sa démission du gouvernement provisoire (1947).

Un trait de caractère frappe d'emblée chez ces personnages : tous sont habités par la certitude d'avoir un rôle à jouer dans l'histoire. Quand ils n'en sont pas convaincus depuis l'enfance, comme Charles de Gaulle ou Bonaparte, ils ont acquis, au cours de leur vie, des dispositions d'esprits de gagnants. Ni Churchill ni Napoléon III n'ont douté un seul instant, du fond de leur désert, de leur capacité à s'en sortir. Et dans de nombreux cas, comme chez Mitterrand (1959) ou le colonel Picquart pendant l'affaire Dreyfus, l'ambition du premier et la droiture du second secondèrent leurs efforts et leur espérance. Dans tous les cas, même tombés *au fond du trou*, jamais ces individus n'apparaissent comme des *losers*. Chez eux, le désespoir n'est qu'un aléa, un incident de parcours

dont il faut mobiliser l'énergie. Oui, l'énergie du désespoir, il y a forcément un peu de cela aussi dans la remontada.

Que ces êtres d'exception aient été réunis depuis la nuit des temps par les conteurs anciens dans la figure du phénix qui les résume tous n'est pas étonnant. Ils passent sous nos yeux comme ces étoiles filantes qui semblent signes de prodiges, messagères de mondes inconnus. Et sans savoir vraiment pourquoi, on se souvient d'elles, quand on oublie les milliards d'étoiles qui brillaient alentour, à la seconde de leur passage.

Gaston Bachelard écrivait : « Le phénix est un archétype de tous les temps. C'est un feu vécu, car on ne sait jamais s'il prend son sens dans les images du monde extérieur ou sa force dans le feu du cœur humain. » On ne peut pas mieux approcher l'énigme que constituent ces destins hors du commun, qui sont pour nous autant de visages à contempler que d'exemples à scruter, pour chercher à connaître, au fond de soi-même, ce qui rend l'aventure humaine si singulière.

AGRIPPINE LA JEUNE	
<i>par Virginie Girod</i>	17
RICHARD CŒUR DE LION	
<i>par Clémentine Portier-Kaltenbach</i>	35
LOUIS XII	
<i>par Didier Le Fur</i>	49
RICHELIEU	
<i>par François-Guillaume Lorrain</i>	67
NAPOLÉON	
<i>par Thierry Lentz</i>	79
LOUIS XVIII	
<i>par Emmanuel De Waresquiel</i>	89
ABDELKADER	
<i>par Hugues Delort-Laval</i>	103
NAPOLÉON III	
<i>par David Chanteranne</i>	119
LOUIS PASTEUR	
<i>par Philippe Charlier</i>	133

CLEMENCEAU	
<i>par Bruno Fuligni.....</i>	143
COLONEL PICQUART	
<i>par Franck Ferrand.....</i>	153
CHURCHILL	
<i>par Stéphane Bern.....</i>	167
STALINE	
<i>par Jean-Louis Bachelet</i>	181
DE GAULLE	
<i>par Fabrice d'Almeida</i>	199
MITTERRAND	
<i>par Laurent Joffrin</i>	215
CAMILLA PARKER BOWLES	
<i>par Alix Girod de l'Ain.....</i>	229

Agrippine la Jeune

De l'exil au sommet de l'Empire

PAR VIRGINIE GIROD

Bleu...

Pour Agrippine la Jeune, le bleu est devenu la couleur de l'angoisse. Il symbolise son avenir aussi incertain que la ligne d'horizon, fondue quelque part entre le bleu cobalt de la mer Tyrrhénienne et le ciel céruléen. Il n'y a rien devant la sœur de Caligula sinon le vide, l'ennui et l'attente de la mort.

Elle paye le prix de son audace fratricide au milieu du beau décor désolé de l'île de Pontia. Quelques mois plus tôt, elle a ourdi avec sa jeune sœur et son beau-frère un complot contre Caligula mais les conjurés ont tous été démasqués. À 25 ans, sa vie est déjà finie. Elle mourra en exil comme sa mère et sa grand-mère avant elle, toutes coupables de tentative de coup d'État. Maudite soit la soif atavique de pouvoir des membres de la dynastie d'Auguste qui les pousse tous à s'entre-dévorer.

Alors que le regard d'Agrippine se perd dans les abîmes bleutés de sa prison insulaire, la silhouette

sombre d'un bateau rompt soudain l'harmonie monochrome du paysage. À bord, il y a un messager venu de la capitale. Il vient sans doute lui signifier sa mise à mort. Mais à Rome, la Fortune est une déesse versatile.

Agrippine la Jeune vit le jour le 6 novembre 15 apr. J.-C. à Cologne. Son père, le grand général Germanicus, commandait les légions romaines stationnées sur le Rhin. Sa mère, Agrippine l'Ancienne, était la petite-fille de l'empereur Auguste mort l'année précédente.

En ce temps-là, l'empereur était Tibère, beau-fils d'Auguste.

Aux yeux d'Agrippine l'Ancienne, Tibère était un usurpateur même si Auguste, à défaut d'héritiers directs, l'avait désigné comme son successeur.

Lorsque Tibère revêtit la pourpre, la fière petite-fille d'Auguste était déjà mère de trois fils, dont l'un laisserait un nom dans l'histoire : Caligula. Elle était prête à tout pour que l'un d'eux succédât à Tibère. Mais en ce jour d'automne, à quelques lieux des frontières de la Germanie, elle se réjouissait d'avoir une fille à qui transmettre son nom. Deux autres suivraient : Drusilla et Livilla.

Mais les beaux projets dynastiques d'Agrippine l'Ancienne furent contrariés par la fatalité et la haine qui gangrenaient la maison impériale. Son époux Germanicus, le général adoré des Romains,

mourut dans des conditions étranges en 19 apr. J.-C. lors d'une mission en Asie Mineure. La veuve soupçonna Tibère de meurtre.

L'empereur avait pu faire empoisonner son époux par une de ses âmes damnées. Cependant, rien ne le prouvait officiellement. Agrippine l'Ancienne éleva tout de même ses six enfants dans la haine du maître de Rome et les préparait à la reprise de la pourpre.

Tibère anticipa les plans de la veuve préférée des Romains et s'employa à détruire sa maison. L'aîné des fils d'Agrippine l'Ancienne fut accusé de débauches et exilé sur l'île de Pontia où on le laissa mourir de faim.

Peu après, Agrippine l'Ancienne fut à son tour exilée sur l'île de Pandataria pour complot contre l'empereur. Elle mourut en détention après avoir subi de terribles violences de la part de ses geôliers. Enfin, son fils cadet fut condamné à la prison à Rome pour des crimes imaginaires. On le laissa mourir comme un chien dans un cul-de-basse-fosse. Il ne lui restait qu'un fils : Caligula.

À 12 ans, Agrippine la Jeune embrassait la condition d'orpheline.

Elle avait déjà assimilé quelques leçons dispensées par la vie : dans les veines de ses plus dangereux ennemis coulait son propre sang. Et paradoxalement,

elle se sentait des leurs, elle avait la même intelligence retorse et la même soif de puissance.

Tibère sentit peut-être en elle les germes de la rébellion. Peut-être est-ce pour ces raisons qu'il lui trouvât un mari beaucoup plus âgé qu'elle, un homme connu pour sa brutalité qui saurait la remettre à sa place de femme en usant de la violence si nécessaire.

Il appartenait à la haute aristocratie romaine, et avait au moins 15 ans de plus que sa jeune épouse ; peut-être bien davantage. Agrippine n'en avait que 12 au jour de leurs noces. On ne sait pas grand-chose de leur vie conjugale. Les sources restent muettes à ce sujet. L'historien peut seulement déduire qu'elle habitait une riche maison dans la capitale près du forum et qu'elle fréquentait l'élite. En réalité, ce mariage apparemment mal assorti la protégeait de la haine mortelle de Tibère.

Hélas pour lui, son frère Caligula, autrefois le chouchou de sa mère, ne fut pas si épargné. Tibère l'obligeait à rester auprès de lui dans sa forteresse accrochée aux falaises de Capri.

Au printemps 37 apr. J.-C., une rumeur venue du golf de Naples se répandit dans la Ville éternelle comme une traînée de poudre. Tibère était mort et Caligula venait d'être acclamé empereur. Rome se réjouit du décès de ce vieillard impopulaire.

La pourpre revenait à nouveau à un descendant d'Auguste : la jeunesse prenait le pouvoir !

À son retour dans la capitale, Caligula, âgé de 25 ans, fut accueilli par la foule qui l'appelait affectueusement « notre poupon, notre astre ».

Tout le monde croyait au retour de l'âge d'or et Agrippine aussi. Son frère s'installa dans la *Domus Augustana*, la maison familiale au sommet du Palatin qui faisait office de palais impérial. Caligula tenait à garder ses trois petites sœurs auprès de lui. Pour montrer au peuple qu'elles étaient associées à son pouvoir, il fit battre des sesterces où il apparaissait au droit, alors qu'Agrippine, Drusilla et Livilla figuraient au revers : une attention inédite pour des princesses, qui marquait un tournant dans la dynastie d'Auguste.

Ce nouveau bonheur familial permit un petit miracle. Agrippine tomba enceinte alors qu'on croyait son mariage stérile. À 22 ans, au terme de sa grossesse, elle se retira au palais impérial d'Antium, situé au bord de la mer. Dans la nuit du 14 au 15 décembre 37 apr. J.-C., le travail commença. L'accouchement s'avéra difficile car le bébé se présentait en siège. Les sages-femmes, plus qu'une complication, y virent un mauvais présage. La parturiente refusa quant à elle d'écouter ces balivernes. À l'aube, elle mit au monde un petit garçon.